

Le sculpteur de Bruges

Vers le milieu du seizième siècle, il n'y avait pas d'artiste, dans les Pays-Bas, dont le nom fût plus répandu que celui de maître André, le sculpteur de Bruges. Son père était italien, et il avait apporté en Flandre son enthousiasme, sa vivacité de Méridional. Il n'avait pas fait fortune, et l'amour du beau était le seul héritage qu'il eût laissé à son fils. Mais André, né et élevé dans le Nord, était, si l'on peut s'exprimer ainsi, un Italien perfectionné. A la vivacité de son père il joignait la persévérance, vertu sans laquelle tout le génie du monde ressemble à ces météores qui ne brillent qu'un instant.

Le genre dans lequel André surpassait tous ses contemporains était la sculpture sur bois. De nos jours, il nous est encore possible de juger à quel degré de perfection nos ancêtres étaient parvenus dans cette partie de l'art. Ces saints, ces madones qui décorent l'intérieur des cathédrales et des églises, sont de véritables chefs d'œuvre, bien que les noms des artistes qui ont exécuté ces merveilles aient été oubliés même avant que la fragile matière qu'ils avaient travaillée eût perdu sa première fraîcheur.

Le sculpteur de Bruges était un de ces artistes actuellement ignorés, un artiste dans toute la force du terme. Il vivait et respirait au milieu de tout ce qu'il y a de plus esthétique ; son amour de la forme, du beau, de l'harmonie, avait adouci encore son caractère naturellement affable. La richesse et les honneurs étaient venus à lui avec la réputation, et l'admiration de ses concitoyens le plaçait sur un piédestal ; enfin, le fils du pauvre émigré italien avait été jugé digne d'épouser une jeune fille appartenant à une des plus grandes familles du pays.

Cette union ne pouvait qu'être heureuse. Aussi André et sa femme avançaient doucement dans la vie, sentant que leur bonheur actuel répondait à ce que leur avaient promis les belles années de leur jeunesse. Pourtant quelques gouttes amères s'étaient mêlées dans la coupe de leurs félicités. Les deux époux avaient perdu un à un plusieurs de leurs enfants, et il ne leur restait plus que deux garçons et une fille, la jolie Gertrude, qui était l'enfant gâtée de son père. Néanmoins, ces trois êtres chéris suffisaient à égayer la maison du sculpteur et compensaient un peu la perte des autres.

Au moment où commence notre histoire, André venait de terminer une dernière œuvre : un groupe d'anges sculptés sur bois et desti-

né à l'église de Bruges. Les bourgeois de la ville venaient en foule admirer le travail de l'artiste qu'ils étaient si fiers d'avoir pour concitoyen. C'était, en effet, un beau spécimen de l'ancienne sculpture gothique, tel qu'on en rencontre quelquefois dans les vieilles églises. Le groupe se composait de trois anges, dont l'un était à genoux, les mains jointes et les yeux au ciel, tandis qu'un autre levait ses bras, comme transporté d'adoration, et que le troisième abaissant son regard sur les deux premiers, leur montrait du doigt le ciel. Ce groupe excitait des éloges universels. L'artiste se tenait à l'écart, jouissant d'une joie qui n'était pas tout à fait exempte d'un juste sentiment d'orgueil. Ses amis s'approchaient de lui pour le féliciter et lui serrer la main, tandis que les étrangers, tenus à distance par le respect, se contentaient de le regarder avec admiration.

Dans toute l'assemblée, une seule voix s'éleva contre l'artiste, celle d'un confrère et d'un rival. Melchior Kunst était un de ces esprits sombres et inquiets qui semblent porter le froid et l'ombre partout où ils vont. Il avait un grand talent, mais personne ne l'aimait, sans qu'on s'expliquât clairement pourquoi. En ce moment-là même, tout le monde se retirait devant lui, et Melchior s'avança librement jusqu'en face du groupe. Il croisa ses bras sur sa poitrine et regarda fixement l'œuvre d'André. Ses yeux brillaient étrangement sous ses épais sourcils. Tout d'un coup il se retourna vers l'auteur et lui adressa ces paroles :

— Assurément vous trouvez ceci fort beau, maître André ?

— Ce n'est pas ce que je pense de mon œuvre, mais le jugement du public qui fait loi, répondit André avec calme.

— La composition est bien imitée, sans doute.

— Imitée ! Elle est de moi.

— Ah bah ! dit Melchior, un sourire de mépris sur les lèvres. Ainsi, vous n'êtes pas allé dans un autre atelier copier ces figures, ces poses, ce dessin ; vous n'êtes pas allé dans le mien, par exemple ?

— Jamais, dit André ayant à peine à retenir sa colère.

— Je vous dis que si, moi. Voyez ! messieurs, voyez ! Ce groupe est de moi... c'est mon propre dessin, et voici ce que je fais de ce qui m'appartient !

En disant ces mots, il tira de dessous ses vêtements une petite hachette et, avant que les spectateurs, saisis d'étonnement, eussent le temps d'intervenir, il cassa un des bras de la figurine la plus rapprochée.

André fut irrité de la mutilation de son œuvre ; tout son sang italien se révolta ; il s'élança sur Kunst avec la fureur d'un tigre.